

# DU BALKANISME À UNE HISTOIRE TRANSNATIONALE DES BALKANS ?

## À PROPOS DE

**Maria Todorova**, *Imaginaire des Balkans*, trad. R. Bouyssou, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011, 352 p., 32 €.

\* **Nadège Ragaru** est chargée de recherche CNRS à Sciences Po (CERI) et enseignante à Sciences Po. Elle a co-dirigé *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme* (Karthala, 2010).

Comment ne pas saluer la traduction en langue française d'un ouvrage qui fait d'ores et déjà figure de classique ? *Imagining the Balkans* est né d'une indignation, celle d'une historienne d'origine bulgare établie aux États-Unis devant la réactivation, au moment de l'éclatement de la Yougoslavie en 1991, d'imaginaires du Sud-Est européen cristallisés au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. Publié dans sa version originale en 1997, ce livre a conservé toute son actualité.

Par **NADÈGE RAGARU\***

**E**n cette aube hésitante du post-communisme, décideurs et analystes occidentaux se retrouvaient orphelins des grilles de lecture de la guerre froide. La chute du Mur bouleversait la cartographie imaginée d'un continent européen où la dichotomie Est-Ouest s'était fissurée dès les années 1980 avec la revendication, par des intellectuels tchèques, hongrois et polonais, d'une appartenance « centre-européenne » opposée à l'Est soviétique. Comme souvent dans les moments de brouillage des repères, on observa – sous la plume d'essayistes, de responsables politiques, parfois aussi de chercheurs – une essentialisation culturaliste du passé.

Au temps de la guerre froide, la Yougoslavie titiste séduisait, par sa diplomatie audacieuse à la tête des pays non alignés et son modèle d'économie autogestionnaire. En France, dans certains milieux, elle était parfois perçue (à tort) comme semblable, en modèle réduit : un pays qui avait su refuser les allégeances imposées de la guerre froide et dépasser les « particularismes identitaires ». Tito faisait figure de leader débonnaire et éclairé. Or, en l'espace de quelques mois, ce pays, rêvé par ses voisins soviétisés comme une fenêtre sur « l'Occident », fut pointé du doigt en tant que représentant de la barbarie et du nationalisme, deux caractéristiques autrement imputées à l'ensemble de la péninsule balkanique.

Dans *Imaginaire des Balkans*, Maria Todorova se donne pour objectif de répondre, en historienne, à ces discours culturalistes, en proposant une réflexion sur les conditions de production et de circulation des représentations sociales attachées aux Balkans. Elle entreprend également de scruter les liens de parenté entre construction des savoirs, géographie symbolique et gestion politique d'un espace soumis à un travail de catégorisation exotisant. La démonstration est remarquable et a valu à l'ouvrage une audience internationale. De fait, peu de livres peuvent se targuer d'avoir influencé les recherches sur les Balkans par-delà les frontières disciplinaires (histoire, anthropologie, science politique). Depuis sa première édition

en 1997, l'ouvrage a connu des vies sociales plurielles, se voyant adjoindre préfaces et postfaces inédites en fonction des débats qu'il suscitait ainsi que des lectorats auxquels de nouvelles traductions le destinaient<sup>1</sup> (bulgare, allemand et serbe en 1999, grec et roumain en 2000, slovène et macédonien en 2001, italien en 2002, turc en 2003, albanais en 2006 et polonais en 2008).

Quelle est l'armature de l'argumentation ? D'autant plus méticuleuse dans sa démonstration qu'elle sait ce que ses interrogations doivent à « *l'ici et maintenant* » (p. 16), l'auteure choisit de retracer le processus au terme duquel une appellation géographique – « balkans » – est devenue un référent culturel. Le terme signifiant « montagne boisée » en turc est né à l'heure médiévale de la conquête ottomane et s'est épaissi, au fil des descriptions de voyageurs européens des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, de connotations souvent condescendantes, avant de se transformer, lors des guerres balkaniques (1912-1913) et du premier conflit mondial, en une désignation dépréciative ultérieurement doublée d'une stigmatisation racialisante. Cette lente mutation des regards dont témoigne l'évolution de ce terme ne résulte pas de l'exploration plus systématique des marges européennes au xix<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire, « *l'invention de la région procédait du même pas que sa découverte géographique. Les deux processus sont du reste inséparables* » (p. 175). Car la lecture des voyageurs est filtrée, brouillée, par leurs attentes ; ils appliquent à la région des schèmes aristocratiques (considérant avec un certain mépris les univers paysans balkaniques) ou bourgeois (ayant intériorisé la partition issue des Lumières entre civilisation et arriération, raison et déraison) – venant une fois encore nous rappeler combien « *voir, c'est reconnaître* » (Gérard Lenclud).

Maria Todorova n'est assurément pas le premier auteur à interroger les relations intimes entre ordres du discours et pouvoir. En désignant sous le terme de « balkanisme » les modalités imaginées de façonnage essentialiste des Balkans, elle rend un hommage explicite à l'œuvre de l'intellectuel

THEY WILL  
 JUST REMIND  
 YOU OF WHAT  
 THEY ONCE  
 PREDICTED.

Edward Said dont le concept d'orientalisme met à jour l'imaginaire occidental de l'Orient, tramé de rapports de puissance asymétriques. Maria Todorova insiste cependant sur ce qui, à ses yeux, différencie les deux notions: dans les Balkans, l'historienne voit une zone d'entre-deux, «*une réalité historique et géographique concrète*» et non une entité exclusivement imaginée dans le regard de l'Autre à l'instar de l'«*Orient*» (p. 31). Elle rappelle par ailleurs que les Balkans ne connurent pas d'expérience coloniale similaire à celles des États généralement regroupés sous le terme d'«*Orient*». Avec le recul, toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que, plus qu'avec Edward Said, son travail entre en écho avec l'étude de la production d'une cartographie imaginaire de l'Est européen au XVIII<sup>e</sup> siècle proposée par Larry Wolff<sup>2</sup>. Il y démontrait avec art que cette catégorisation normative résultait non seulement des regards voyageant, mais bien aussi des mutations politiques, économiques et culturelles ayant induit une réorganisation des hiérarchies symboliques d'un clivage Nord/Sud (barbares/cités italiennes rayonnantes) vers un clivage Ouest/Est (civilisé/relégué en périphérie du développement).

L'originalité de la réflexion de Maria Todorova réside notamment dans un corpus de sources qui, loin de se cantonner aux écrits de voyage et

archives diplomatiques, s'ouvre aux univers fictionnels, ceux du théâtre (George Bernard Shaw par exemple) et du roman (Agatha Christie notamment), pour mieux expliquer comment l'entrelacs des récits littéraires, savants et politiques a fini par faire naître un sentiment d'évidence, une sorte d'air du temps se tenant pour vérité scientifique, d'autant plus arrogante que l'heure était aux empires européens triomphants. On pourrait assurément interroger la représentativité de ces sources, désirer en savoir davantage sur la réception et l'influence des œuvres étudiées dans la genèse et la reconduction de stéréotypes négatifs, questionner les médiations à travers lesquelles répertoires fictionnels et politiques se fondent en une même sensibilité historique. Et l'on pourrait regretter, bien que l'auteure s'en explique – il s'agissait d'écrire un ouvrage destiné à un public américain, non d'une œuvre écrite depuis les Balkans pour des lecteurs balkaniques (p. 16) –, que l'analyse mette l'accent sur le rôle des regards extérieurs dans le façonnage des discours culturalistes, en faisant trop souvent l'impasse sur la contribution des élites politiques et culturelles balkaniques à leur co-production. Non moins stimulant aurait été l'examen des usages tactiques que celles-ci en proposèrent, y compris à des fins de distinction sociale en interne (la ligne de démarcation entre élites urbaines et populations

rurales étant souvent énoncée dans des catégories culturelles rejetant les périphéries sociales aux marges de l'euroanéité) et à l'échelle de la péninsule (les gradients de la balkanéité saillant dans les contrastes entre voisins). De fait, on ne saurait oublier que le maniement relationnel de la « rhétorique balkaniste » par les responsables politiques d'ex-Yougoslavie a constitué l'une des conditions de possibilité de l'actualisation de ces représentations dans les années 1990.

Il n'en reste pas moins que Maria Todorova fait œuvre exigeante lorsque, se refusant à « l'utilisation de concepts globalisants tels que la [...] « perception occidentale » » (p. 174), elle restitue la variété des déclinaisons nationales et sociales des discours, tout en restant sensible à la contingence d'un présent en train de se faire<sup>3</sup>. La démonstration est particulièrement convaincante quand il s'agit de montrer comment des représentations faiblement opératoires au temps de la guerre froide (à une époque où les Balkans étaient subsumés sous la notion d'Europe de l'Est) ont été mises en contemporanéité par le désir de certains diplomates occidentaux, George Kennan entre autres<sup>4</sup>, d'éclairer les conflits de 1991-1995 à la lumière de supposés précédents historiques, fût-ce au prix d'un étonnant lissage du passé : « même s'il est incontestable, techniquement parlant, que l'étincelle qui mit le feu aux poudres en 1914 est venue des Balkans, nul historien sérieux n'irait prétendre que l'attentat de Sarajevo est la cause de la Première Guerre mondiale ; quant à la seconde, elle

n'avait pratiquement rien à voir avec les Balkans, qui ne s'y trouvèrent mêlés qu'assez tardivement et plutôt à leur corps défendant. C'est sans doute parce qu'il est tout à fait impossible d'attribuer cette Seconde Guerre mondiale à quoi que ce soit de balkanique que [George] Kennan n'en fait même pas mention » (p. 23).

Aux lecteurs non spécialistes des Balkans que l'usage classificateur de la taxinomie et la projection cartographique des hiérarchies de puissance intéresseraient peu, à ceux qui seraient insensibles au fait de tenir entre leurs mains un ouvrage faisant d'ores et déjà figure de classique (et dont on peut d'ailleurs se demander pourquoi la traduction en français fut si tardive), que peut apporter la lecture d'*Imaginaire des Balkans* ? L'ouverture de trois chantiers essentiels. Premièrement, l'utilisation que Maria Todorova propose des matériaux fictionnels n'est pas sans dialoguer avec les réflexions sur les « savoirs de la littérature » dont est riche l'historiographie française des dernières années<sup>5</sup>. À défaut de toujours y parvenir, l'auteure s'efforce de suivre les sillons creusés par des écrits aux circulations plurielles, effets de genre et interconnaissance, citations croisées et révérences obligées envers les aînés, participant tous de la reproduction d'un fonds imagé. À rebours de travaux anglo-saxons récents qui, séduits par les mirages de la textualité, appliquent à l'étude des faits historiques un décodage littéraire trop souvent littéral, Maria Todorova nous rappelle qu'il est possible

#### EXTRAIT « BALKANS » : ORIGINE D'UN MOT

Le terme de Balkans a une histoire. En première instance, le mot *Balkans* désigne une montagne de Bulgarie, la Stara Planina, que les Turcs nommaient, en ayant recours à une expression persane, le *Kodza Balkan*. Le géographe allemand Johan August Zeune fut le premier, en 1808, à employer l'expression de « péninsule balkanique » (*Balkanhalbinsel*) pour désigner cette région, encore possession ottomane, que l'on appelait généralement la « Turquie d'Europe ».

En fait, l'usage du terme « Balkans » se généralise au cours du XIX<sup>e</sup> siècle avec une lourde charge idéologique. Alors que l'empire ottoman se désagrège peu à peu, les revendications contradictoires des différents peuples autrefois soumis commencent à se heurter, tandis que les grandes puissances de l'époque – en premier lieu l'Autriche-Hongrie – jouent chacune la carte de leurs

protégés. Les Balkans deviennent synonymes de complexité nationale, de conflits sans fin, d'éclatement et de morcellement. Bref, la « balkanisation » donne sens aux Balkans, devient la marque identitaire majeure de cette portion d'Europe. Le terme Balkans est idéologique avant d'être géographique.

L'irruption de Balkans dans l'imaginaire occidental doit aussi beaucoup aux voyageurs, qui arpenterent la péninsule durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers voyageurs se rendirent d'abord en Grèce, puis le Monténégro ou l'Albanie ne tardèrent pas à trouver leurs admirateurs, comme Edith Durham, éprise des montagnards du nord de l'Albanie. Maria Todorova, dans son ouvrage essentiel, *Imagining the Balkans*, cite le comte Hermann Keyserling, qui écrivait au début du XX<sup>e</sup> siècle : « Si les Balkans n'existaient pas, il faudrait les inventer. »

Les mots connaissent d'étranges allers-retours. Après le long gel des revendications identitaires et des questions nationales durant la guerre froide, les années 1970 ont vu la « balkanisation » du Liban, avant que l'on ne parle de la « libanisation » des Balkans dans les années 1990...

Les Balkans seraient-ils vraiment indissociables de cette « balkanisation », de ces processus d'éclatement et de violence ? Les discours trop souvent répétés sur la fatalité de ces violences, sur les haines ataviques et ancestrales masquent la réalité des sociétés balkaniques et leurs contradictions, beaucoup plus qu'ils ne contribuent à les éclaircir.

Jean-Arnault Dérens et Laurent Geslin, *Comprendre les Balkans. Histoire, sociétés, perspectives*, Paris, éditions Non Lieu, 2010 (2007), p. 9-10.

de faire exactement l'inverse, à savoir de traiter en historien des sources fictionnelles.

Le second chantier porte sur les relations que les représentations entretiennent avec les faits sociaux auxquelles elles sont appliquées. Comment penser ces ordres de réalité à la fois distincts et liés ? Et quelles parts y tiennent respectivement l'univers des idées et celui de ces routines ordinaires des «*mains de l'intellect*», gestes et instruments médiatisant la connaissance (pour reprendre l'expression de Christian Jacob)<sup>6</sup> ? Assurément, la structure de l'ouvrage, en faisant succéder à la déconstruction des images un chapitre consacré aux réalités sociales des Balkans, ne parvient pas à récuser une logique oppositionnelle. L'argumentation développée mérite cependant qu'on s'y arrête. Non sans provocation, Maria Todorova affirme en effet que «*les Balkans sont l'héritage ottoman*», prenant le contre-pied d'historiographies nationales qui ont, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, argumenté leur européanité dans une élision, voire un déni d'un passé ottoman «étranger». La formule n'est certes pas dépourvue d'ambiguïté : s'agit-il de suggérer que les ordres politiques et sociaux des Balkans, les arts de vivre et les cultures matérielles refléteraient un «*passé qui ne passe pas*» (Henry Rousso) ? Ce serait réintroduire au cœur de l'analyse une lecture déterministe de l'histoire dont l'ouvrage aspirait précisément à nous émanciper. Maria Todorova évite l'écueil en suggérant une définition de l'héritage à la fois comme «*continuité*» des institutions et des pratiques et comme «*perception*». L'enjeu est alors

d'explorer le rôle imputé à cet héritage-perception dans la genèse des nationalismes balkaniques et la légitimation des États.

Qui la suit dans ce raisonnement ne peut toutefois s'empêcher d'interroger la profondeur temporelle nécessaire à une intelligence des historicités balkaniques singulières et les articulations entre continuités et ruptures. Surtout, quel horizon géographique convient-il d'embrasser ? Le renouveau récent de l'historiographie sur l'Empire ottoman a en effet suggéré la fécondité de croisements entre les trajectoires des provinces soumises de part et d'autre des détroits du Bosphore à l'autorité ottomane. Autrement dit, si les «*Balkans sont l'héritage ottoman*», ne faut-il pas renoncer à un découpage géographique et à une notion, en effet lourdement chargée symboliquement, qui pourraient faire obstacle à une saisie plus fine des processus politiques, sociaux et culturels qui la traversent ?

Cette remarque nous conduit au troisième débat ouvert par le travail de Maria Todorova : qu'est-ce qu'une région et, surtout, cette échelle devrait-elle constituer l'horizon pertinent de la recherche aujourd'hui ? À la quête d'une «juste» délimitation des frontières régionales, l'auteure oppose une réflexion articulée autour des catégories d'espace et de temps : «*L'histoire n'est que de la géographie étirée dans le temps*», affirme-t-elle, reprenant la belle formule du dramaturge Blessing Lee (p. 285). Il convient peut-être d'aller plus loin. Car on aurait peine à dissocier la conception des espaces de

## EXTRAIT ORIENTALISME ET BALKANISME

L'orientalisme s'est taillé dans les milieux scientifiques une place légitime en tant que critique d'un certain discours émanant, selon Edward Said, de «*l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref [...] un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient*». [...] S'inspirant de Foucault auquel il emprunte non seulement le mot «discours» mais le lien primordial entre savoir et pouvoir, Said montre les dangers de l'essentialisation de l'Orient en tant qu'Autre. Il reprend aussi la distinction opérée par Gramsci entre société civile et société politique ainsi que son concept d'hégémonie culturelle, cette dernière ayant doté l'orientalisme d'une prodigieuse longévité. [...] J'entends me situer par rapport au

discours orientaliste et réfléchir à un phénomène qui peut sembler identique, mais qui ne lui est qu'apparenté, et que j'appelle balkanisme. Quelles seraient donc les différences de l'un et de l'autre ?

Tout d'abord, les Balkans ont une réalité historique et géographique concrète que n'a pas l'abstraction «Orient». [...] On peut rattacher à l'insaisissabilité de l'Orient – par contraste avec la matérialité des Balkans – sa fonction dans l'imaginaire de l'évasion. À l'usage de l'Occident, l'Orient fut refaçonné en royaume lointain des légendes, de contes et de merveilles [...]. Tout au contraire les Balkans, concrets, prosaïques et pauvres, suscitaient une attitude sans détours, généralement négative et rarement nuancée. [...] Contrairement au discours ordinaire sur l'orientalisme, qui recourt, pour son objet d'études, à des métaphores féminines, le

discours balkaniste est singulièrement masculin. [...]

La principale caractéristique que l'on retrouve dans la plupart des descriptions des Balkans est leur situation intermédiaire. L'Occident et l'Orient sont généralement présentés comme des entités incompatibles et même antinomiques, chacune constituant un monde complet. Said dit que son livre «*a pour but de repenser ce qui a été considéré durant des siècles comme un gouffre infranchissable séparant l'Est de l'Ouest*». Au contraire les Balkans ont toujours évoqué l'image d'un pont ou d'un carrefour. [...] Les Balkans sont aussi un pont entre degrés de développement, ce qui suggère des adjectifs tels que semi-développé, semi-colonial, semi-civilisé, semi-oriental.

Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, trad. R. Bouyssou, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011, p. 25-37.



l'institutionnalisation de la connaissance selon des aires culturelles. Or Maria Todorova n'aborde ces enjeux de production et de partition des savoirs que de manière cursive. En l'occurrence, le développement des études balkaniques – parfois pensé comme une invitation à dépasser le compartimentage des historiographies nationales – n'a pas toujours revêtu la portée heuristique qu'on lui prêtait. Comment oublier la contribution d'une certaine ethnographie de langue allemande à la folklorisation des Balkans à la jonction des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ? Dans la péninsule même, comme l'a justement souligné l'historien bulgare Aleksandar Vezenkov, loin de signifier un dépassement des antagonismes nationaux, le soutien étatique à la recherche sur les Balkans à compter des années 1960 a parfois conduit à transformer l'espace national en images de la région, consolidant au passage les idéologies stato-nationales.

Tel n'est pas le moindre des paradoxes de l'édition – et peut-être des réceptions – française du livre. *Imagining the Balkans* fut publié dans une conjoncture où l'essentialisation d'une aire balkanique supposée singulière faisait obstacle à l'intelligibilité des transformations qu'elle expérimentait. Sa parution en français intervient, *a contrario*, à un moment où les « aires culturelles » connaissent une remise en question sous-tendue par la séduction

des études post-coloniales, les appels à « provincialiser l'Europe »<sup>7</sup> et le développement de l'histoire globale. Dans la longue postface qu'elle a adjointe à la seconde édition en langue anglaise de son ouvrage, l'historienne se montre réservée sur une telle inflexion : « *La tâche de tous ceux qui travaillent sur les Balkans et l'Europe de l'Est consiste à cet égard non pas tant à « provincialiser » l'Europe qu'à « déprovincialiser » l'Europe occidentale, qui s'est approprié l'exclusivité de la catégorie d'Europe, non sans conséquences politiques et morales concrètes* » (p. 291).

Assurément, la réinscription des Balkans dans une histoire transnationale tramée de connexions et de croisements sera extrêmement féconde si elle participe de l'œuvre inachevée de dés-exotisation de la péninsule en faisant saillir des circulations et points de rupture jusqu'alors soustraits au regard. Cependant, sur fond de tarissement des financements publics à la recherche, on peut redouter que ce déplacement (dont les incidences sur l'avenir des départements universitaires et publications consacrées à cet espace restent à apprécier) ne se fasse au détriment d'une restitution documentée des historicités spécifiques. Provincialiser les études balkaniques en décolonisant la connaissance pourrait alors revenir à adopter les oripeaux d'un global qui oublie de se situer dans le temps, l'espace et le

THEY WILL BE  
 DENOUNCED SO  
 MUCH, IT WILL  
 NOT BOTHER  
 THEM ANYMORE.

social. Éviter le dévoiement des aspirations à une histoire décloisonnée exigera que le chercheur en sciences sociales équipé d'une exigence méthodologique accrue (comparaisons et connexions ne se laissent pas saisir sans une solide formation sociologique et historique), préparé (y compris à travers la maîtrise de l'ensemble des langues indispensables à l'élargissement de son périmètre) à procéder au patient déchiffrement des archives, s'interdise de supposer connu *ex ante* le tracé des lieux qu'il lui faudra arpenter afin de donner forme et sens à ses objets de recherche. Du croisement entre ces découpages à géométrie variable selon les dossiers ouverts saillira peut-être non une entité balkanique apposée ou opposée selon les moments à l'Occident, à l'Europe centrale ou à l'Orient, mais bien une pluralité d'espaces ne se recouvrant que partiellement et dont la lecture, en palimpseste, adviendra au fil de recherches interrogeant non les contours d'une région historique, mais les horizons de leurs questionnements.

#### NOTES

- 1. Cette édition française est la traduction de la réédition de 2009 par Oxford University Press, précédée d'un nouveau prologue. ■ 2. Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe: The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994. ■ 3. C'est l'une des raisons pour lesquelles la traduction du titre de l'ouvrage en français pose problème : « Imaginaire » est un terme figé (au contraire du titre anglais) qui ne convient guère à une argumentation attentive aux dynamiques et aux acteurs, aux glissements et superpositions entre strates imaginées. ■ 4. George Kennan, « Preface », in *The Other Balkan Wars: A 1913 Carnegie Endowment Inquiry in Retrospect*, Washington, Carnegie Endowment for Peace, 1993, p. 3-16. ■ 5. On pensera, pour n'en citer qu'un exemple, au dossier « Savoirs de la littérature », proposé par la revue *Annales* (vol. 2, 2010). ■ 6. Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir 2. Les Mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011. ■ 7. Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe*, trad. par O. Ruchet et N. Vieillescazes, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 [édition américaine : 2000].